

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Van TRICHT

Mina

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 235-244

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# MINA

Ludwig Freilitsch était fils d'un médecin de village. Son père, malgré son talent, ses études, ses efforts, n'était point parvenu à atteindre la richesse. Il lui en avait coûté de grandes privations, de grands sacrifices, pour conduire à fin l'éducation de son enfant. Ludwig avait suivi, en externe, les cours d'un collègue voisin ; ses premières études achevées, il avait fallu l'inscrire au rôle des étudiants d'une université allemande.

Or, un ami d'enfance du docteur Freilitsch, un médecin comme lui, presque un frère, le docteur von Rober, avait accueilli Ludwig, l'avait hébergé, nourri et aimé, comme il eût fait de son propre enfant.

Sept ans s'étaient passés ainsi. Ludwig venait de conquérir son dernier diplôme.

C'est d'ordinaire grande joie dans le cœur d'un étudiant quand, arrivé au terme, il cueille enfin le laurier d'or. Eh bien ! non, Ludwig était seul dans sa petite chambre, assis devant sa table, la tête entre ses deux mains, et il pleurait ! Durant ces sept années, Ludwig n'avait pas habité seul la maison que le docteur von Rober lui avait si généreusement ouverte. Le docteur avait une fille, une charmante enfant, Mina, qui, depuis la mort de sa mère, était devenu l'ange de la famille. Elle rattachait seule son père à la vie.

Ludwig et Mina, aux yeux du vieux docteur, c'étaient ses deux enfants : un frère, une soeur ; et les préoccupations, le travail absorbant de son existence l'avaient empêché de pressentir la transformation que subirait à la longue cette amitié d'enfants.

Ludwig et Mina s'aimaient.

En vérité, savaient-ils eux-mêmes qu'ils s'aimaient ? Ils ne se l'étaient pas dit... nul mot d'amour n'avait été échangé entre eux ; ils ne s'étaient rencontrés qu'aux repas et durant les soirées d'hiver, sous l'œil du père... Mais hier soir, Ludwig était rentré, portant sous son bras son fier diplôme ; le vieux docteur lui avait mis sur les deux joues deux gros baisers, il lui avait fait un discours paternel où il avait parlé de son avenir.... « Travaillez, travaillez toujours, dans un an vous rentrerez en famille, vous trouverez bientôt quelque brave fille avec qui vous vous marierez... » Sur quoi Mina était sortie...

Quand elle rentra, elle avait les yeux rouges ; Ludwig l'avait vu. C'était à son tour de pleurer.

Le docteur Freilitsch était pauvre.

Le docteur von Rober était riche.

Ludwig et Mina pouvaient-ils s'aimer ?

Et que faire ? Il restait un an à passer à l'université : le temps d'écrire sa thèse !

Pouvait-il continuer à demeurer sous le toit du docteur dont il aimait la fille ? l'honneur ne lui commandait-il pas de partir, de partir sur le champ et au loin !.. Et partir !... n'était-ce pas renoncer au premier amour de sa vie ? Ludwig remuait toutes ces pensées et elles déchiraient son cœur.

Enfin, s'armant de courage, et prêt à briser ce pauvre cœur de ses deux mains, s'il le fallait, il descendit.

Le vieux docteur était au bureau, Ludwig y entra.

Dans sa chambre, Mina, elle aussi pleurait... Assise devant une tapisserie, dont l'aiguille pendait immobile entre ses doigts, ses yeux fixés vaguement dans le vide, elle y cherchait un rayon d'espérance qui ne venait pas. Elle aussi se demandait : Que faire ? La solution lui venait bien ; que lui importait à elle, que Ludwig fut pauvre ? il était bon et elle l'aimait... mais son père, qui n'avait vécu que pour elle... voudrait-il de lui ?.. N'aurait-elle pas désoler sa veillesse ?... Il fallait donc abandonner Ludwig, et alors il lui venait un sanglot à la gorge et de grosses larmes roulaient de ses yeux.

Soudain la porte s'ouvrit, le docteur entra.

Mina n'eut pas le temps de sécher ses larmes, elle se couvrit les yeux de ses mains.

« Eh bien, Mina, tu pleures, qu'as-tu donc ? »

Mina ne sut rien répondre, tout son cœur déborda. Le père, ému, s'assit à côté d'elle, lui passa son bras autour du cou, et doucement à son oreille, de sa voix la plus tendre : « Allons lui dit-il, allons, Mina ne pleure plus, ne pleure plus!... Ludwig vient de causer avec

moi... l'aimes-tu ? O mon enfant, ô ma petite Mina, si tu l'aimes, ce n'est pas moi qui m'opposerai à ton bonheur ! »

Mina était dans les bras de son père, pas un mot ne sortait de sa bouche, elle l'embrassait, elle l'embrassait encore, mais elle ne pouvait parler !

Le calme vint : il y eut un long entretien entre le père et la fille : « Eh bien ! c'est fait, dit le père en terminant ; il est bon, il est franc, il est honnête, il travaille, je crois que tu seras heureuse avec lui ! Je l'aime bien moi-même d'ailleurs, je vais te l'amener.

— Non, mon père, non, pas si tôt ! j'ai peur... je ne sais ! Laisse-moi prier d'abord !

— Bien, chère enfant, prie, prie, Dieu voit plus clair que nous !

Mina se mit à deux genoux devant sa table et pria !... Elle était heureuse ! Elle remerciait Dieu !... Tout à coup, elle eut un frémissement, elle serra ses deux mains sur son cœur, comme pour empêcher qu'il n'éclatât et, comme une folle, descendit chez son père.

Une heure après, le docteur monta chercher Ludwig, et tandis qu'ils descendaient ensemble : « Mina désire vous parler devant moi » lui dit-il. Ludwig sentit son cœur se serrer comme dans un étau : Allons ! du courage ! lui dit-il encore, et tous deux entrèrent au salon, où Mina les attendait.

Le docteur fit asseoir Ludwig devant lui, Mina était à sa droite, pâle et profondément émue, mais sans une larme cette fois. Elle avait rassemblé tout son courage, comme une vierge qui marche au martyre.

« Ludwig, dit-elle, mon père m'a dit que vous m'aimez, moi aussi je vous aime. Mais... cela ne se peut, il y a entre nous un abîme, auquel vous n'avez pas songé. »

Ludwig sursauta, frappé d'un coup de foudre.

« Nous n'avons pas la même religion, Ludwig : vous êtes luthérien, je suis catholique !... »

Dans des pays comme l'Allemagne, où la religion protestante et la religion catholique se côtoient chaque jour, on se fait à des habitudes de tolérance réciproque, qui font oublier pour ainsi dire les divergences. Ludwig et Mina avaient vécu ensemble, sans songer combien leurs croyances les séparaient. Mina, dans la première émotion de son amour, ne l'avait pas même entrevu... et soudain, durant sa prière, cette pensée, comme la lame d'un poignard, lui avait déchiré le cœur !... Elle n'avait pas hésité ; pieuse, croyante et fidèle, elle avait compris son devoir et elle l'accomplissait simplement, sans emphase, mais avec la force d'une héroïne. Ludwig garda un long silence, puis, timidement :

« Mais, Mina, dit-il, cette obstacle n'est pas absolu... Ne savez-vous donc pas que vous serez toujours libre ?.. croyez-vous que moi, moi, je voudrais ?... »

— Oui, Ludwig, je le sais, mais nos enfants !... les voudriez-vous voir catholiques ?

— Non, répondit Ludwig avec franchise, car ses convictions luthériennes étaient sincères.

— Et croyez-vous que moi, je me résignerais jamais à nourrir mes enfants dans une foi qui n'est pas la mienne ? à leur voir enseigner ce que je considère comme un mensonge, à tromper, à perdre leurs âmes ? »

Ludwig ne répondit pas.

« Vous le voyez bien, n'est pas ? reprit Mina. Ludwig, Ludwig, oubliez-moi ! C'est impossible ! » Ludwig regarda le vieux docteur qui, les yeux sur sa fille, pleurait d'admiration et de tendresse. Alors il n'y tint plus ; lui-même se prit à sangloter, puis, il se leva et, comme Mina lui tendait la main, il la serra :

« Adieu ! lui dit-il, Adieu, Mina, je vous aimais bien pourtant ! »

— Ludwig lui dit-elle alors, écoutez-moi, tout n'est pas perdu ! Il y a pour vous et pour moi une espérance ! Étudiez notre religion, étudiez-la, comparez-la à la vôtre... Voyez !... J'attendrai ! Je vous jure que j'attendrai, Ludwig!.. Ah ! Ludwig, si jamais vous pouviez venir à nous ! Oh ! Alors !... »

Ludwig fit sa promesse. Mina remonta seule à sa chambre ; là, elle prit son crucifix, le serra sur son cœur, et elle se laissa tomber sur une chaise.

Elle venait de sacrifier son bonheur à son Dieu. Son cœur était en sang !...

Quelques jours après, Ludwig était installé dans un quartier modeste de la ville.

Il était convenu qu'il retarderait de quelques mois sa composition de sa thèse, qu'il résoudrait d'abord la question religieuse, qui tenait en arrêt le bonheur de sa vie. Dans l'entretemps il ne franchirait pas le seuil de la maison des von Rober.

Le docteur lui avait d'ailleurs désigné un prêtre qui pût lui servir de guide et de maître, dans l'étude de la religion catholique.

Ludwig se mit à l'oeuvre. L'étudiant en médecine passait à la théologie.

Il eut avec le prêtre des entretiens et des discours forts longs, parfaitement vains.

Ludwig tout entier à l'étude des sciences naturelles, avait l'esprit tourné aux objections qu'elles soulèvent.

Le prêtre, habitué aux cours d'idées de la théologie et de la philosophie antiques, était mal fait pour les résoudre. Il y avait là deux hommes, deux contemporains par l'âge, mais dont les esprits, vivant à plusieurs siècles de distance, ne se rencontraient pas.

Le prêtre le comprit bientôt et remplaça les entretiens par des livres. Il en avait quelques-uns dans sa

bibliothèque, il en acheta qu'il n'avait point ; tout passait chez Ludwig, et bientôt, sur la table de l'étudiant en médecine, vinrent s'acculer tous les trésors de l'apologétique.

Ludwig lisait, annotait, discutait tout avec une ardeur d'étude que son amour doublait.

Ah ! certes, jamais une âme n'avait mis à chercher la vérité, plus de désirs, et plus de vaillance.

Après deux mois, Ludwig avait fait un grand chemin... Mais hélas ! Ce chemin l'avait conduit à la ruine...

Son esprit clair et droit lui avait fait découvrir sans peine l'illogisme de la doctrine luthérienne, l'incohérence des principes qui lui servent de base, et la pente fatale où elle conduit ses adeptes et qui les fait rouler au rationalisme.

Ludwig n'était plus luthérien. Ludwig ne retrouvait plus debout dans son cœur la foi de son enfance ; mais ce travail dévastateur était le seul, semblait-il, qui se fût fait en lui.

Le Catholicisme ne lui apparaissait pas dans la pleine lumière qu'il avait entendue... l'évidence de ses dogmes ne contraignait pas l'assentiment de son intelligence. Il restait tant de points obscurs... tant d'objections qu'il avait déjà résolues lui revenaient sans cesse, sous des aspects nouveaux,.. il y avait dans la série des raisonnements qui auraient dû le conduire à la foi comme un chaînon qui manquait.

En vérité Ludwig ne croyait rien.

Un Dieu Créateur, auteur de la loi naturelle et chargé de sanctionner, par des récompenses ou des peines proportionnées, dans un monde autre que celui d'ici-bas...

C'était à peu près à quoi se réduisaient en ce moment ses convictions religieuses.

Tout les soirs, après le repas, Mina, au bras de son vieux père, s'en allait à l'église voisine, et là, tous deux, priaient pour Ludwig. Les heures du soir, si douces autrefois, — quand Ludwig les égayait, — étaient devenues douloureuses pour la jeune fille... elle avait proposé à son père de les passer ensemble devant Dieu ! elle y reprenait du calme, de la force et de l'espérance.

Une âme ne perd pas sa foi sans traverser un martyr.

Ludwig avait passé par toutes les douleurs... il avait l'âme torturée. Et l'image de Mina, de Mina qu'il aimait et qu'il allait perdre, flottait sur les sombres nuages de son cœur ! Il avait des heures de désespoir, des heures où il aurait voulu mourir !

Un jour un prêtre entra chez lui. Ludwig agité, morne et triste, emballait les uns à côté des autres tous les livres qui, durant ces trois mois, avaient sa nourriture et qui avaient empoisonné sa vie,

« Eh bien, Ludwig, que faites-vous là ?

— Je me prépare à vous renvoyer vos livres ; j'en ai mon saoul de vos livres ; ils ont brisé ma foi ; ils ne m'ont pas donné la leur... Je suis un misérable maintenant, sans foi, sans espérance et sans bonheur. Voilà ce que je fais !... Ah ! me la rendez-vous, vous, cette foi que j'ai perdue ?

— Ludwig, vous faites bien, reprit le prêtre : je venais à vous pour vous conseiller. Vous cherchez trop de lumière... et vous ne la demandez pas assez ; vous étudiez trop et vous ne priez pas !

— Prier ! qui voulez-vous que je prie ?

Et dans son irritation amère, le malheureux Ludwig commença un long procès contre la Providence.

Le prêtre ne l'interrompit pas... Plus le cœur du jeune homme se déchargeait, plus le calme y revenait et la bonne raison avec lui.

« Ludwig, promenons-nous, lui dit-il alors ; votre esprit a besoin de repos, l'air est doux, le ciel est pur, venez ! »

Et tous deux descendirent. Ils se promenèrent longtemps : le soir tombait, la fraîcheur de la nuit, les étoiles naissantes, le silence qui se fait dans la ville, tout portait à l'abandon de son âme. Ils causaient doucement et Ludwig refaisait, avec une sincérité touchante, le relevé de ses doutes... Le prêtre l'écoutait, sans répondre autrement que par des paroles de courage. Tout en marchant ainsi, ils arrivèrent devant le porche d'une église.

« Entrons, dit le prêtre, vous priez, je prierai pour vous.

— Mais qui voulez-vous que je prie ? demanda Ludwig.

— Dieu, mon cher ami... Dieu tout simplement... Croyez-vous qu'il n'ait pas pitié de vous ? demandez-lui de vous faire voir clair, de vous donner la foi !

— Entrons, dit Ludwig.

Ludwig s'agenouilla sur une chaise et mit son front dans ses deux mains.

Quelques instants après, des pas et un frôlement de soie firent détourner la tête au prêtre. C'était Mina, c'était son vieux père qui venaient prier pour Ludwig.

Ludwig, absorbé dans ses pensées, n'entendit rien, mais Mina l'avait reconnu, et, anxieuse, de loin, ses yeux interrogeait le prêtre... Il joignit les mains et la pauvre Mina comprit qu'il fallait prier !

Oh ! comme elle y mit son cœur, oh, comme elle y mit toute son âme !.., O mon Dieu, comment, vous, vous si bon et si aimant, auriez-vous pu ne pas l'écouter !

Ce qui se passa dans le cœur de Ludwig nul ne le sait, hormis Dieu, qui, goutte à goutte, y répandait sa grâce !

« Ludwig qu'avez-vous ? dit tout à coup le prêtre en entendant que le pauvre jeune homme sanglotait.

— Priez, priez encore, lui répondit Ludwig, il me semble que je pourrai croire.

— « Ah ! ce n'est plus moi qui prie pour vous.... regardez là », et il lui montra Mina !

Ludwig eut un éblouissement : Mina lui apparaissait comme un Ange ; les yeux levés vers le tabernacle, les mains jointes devant sa poitrine... elle priait !

Et soudain, oubliant le silence des temples: « Mina, cria, Ludwig, Mina, je crois, je crois ! »

Deux mois après, le docteur Ludwig Freilitsch conduisait à l'autel de cette même église Mina von Rober, et la prenait devant Dieu pour son épouse.

VAN TRICHT.